

"Le succès de Carter" dans Frankfurter Allgemeine Zeitung (21 septembre 1978)

Légende: Le 21 septembre 1978, le quotidien allemand Frankfurter Allgemeine Zeitung salue l'initiative et le rôle de médiateur joué par le président américain Jimmy Carter en faveur de la conclusion, quatre jours plus tôt à Camp David (Maryland), des Accords de paix au Proche-Orient entre l'Égypte et Israël.

Source: Frankfurter Allgemeine Zeitung. Zeitung für Deutschland. Hrsg. Eick, Jürgen; Welter, Erich; Fack, Fritz Ullrich; Deschamps, Bruno; Fest, Joachim; Reißmüller, Johann Georg. 21.09.1978, Nr. 206. Frankfurt/Main: FAZ Verlag GmbH. "Carters Erfolg", auteur:Reifenberg, Jan , p. 1.

Copyright: (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/le_succes_de_carter_dans_frankfurter_allgemeine_zeitung_21_septembre_1978-fr-3b51f76c-7fa6-48b7-a969-6a5a2a113bf5.html



Date de dernière mise à jour: 24/05/2017

Le succès de Carter

Par Jan Reifenberg

La rencontre au sommet à Camp David constitue un succès pour le président Carter. Cela profitera certainement à sa politique étrangère. Plus d'une difficulté pourrait désormais être aplanie en matière de politique intérieure. Durant les treize jours qu'a duré la rencontre à Camp David, la critique envers ce président, jusqu'alors exprimée de façon si virulente et prompte par le Congrès et l'opinion publique américaine, est demeurée muette. Une ancienne règle anglo-saxonne s'est confirmée: dans les moments décisifs, en temps de crise, la Nation soutient le chef d'Etat. Les Démocrates tout comme les Républicains ont démontré que cette union bipartite, qui a accouché de grandes décisions après la guerre dans le domaine de la politique étrangère et de sécurité, est toujours possible. Ils ont laissé Carter prendre tout son temps. Ils ont suivi ses efforts en les approuvant. Ils ont contenu leur curiosité, leur manie de la communication, ils se sont tus également quand certains d'entre eux ont pu jeter un œil à travers une petite déchirure faite dans l'épais voile du mystère qui plane sur les montagnes de Catoctin.

Carter avait sciemment tempéré les attentes qu'on avait de Camp David. Il avait de prime abord admis qu'un échec de la Conférence au sommet lui causerait de gros dégâts au niveau politique. Cette affirmation renfermait déjà l'appel à la compréhension des Américains pour la situation difficile. Le président s'assurait ainsi l'approbation, même en cas de piètre résultat. Mais, des jours durant, même ce piètre résultat semblait exclu. Al Sadate et Begin se sont acharnés sur les divergences et les contradictions que comportent les notions de Sinâï, de Gaza et de Cisjordanie. Jeudi passé, le chef d'Etat égyptien était sur le point de quitter Camp David. Mais Jimmy Carter a empêché cette mesure dramatique. L'ingénieur qu'est le président est resté convaincu que les différents éléments d'un plan de paix pouvaient être rassemblés. Carter l'idéaliste en a appelé aux convictions religieuses de ses hôtes. Le chef de la plus puissante nation du monde occidental a mis dans la balance hypersensible le poids politique de sa nation. Si les experts des deux camps menaçaient de capituler devant des détails, Carter transmettait ses idées retranscrites sur papier avec soin pendant la nuit. Tout à fait patient, le président a écouté les arguments de ses hôtes dans leurs «cabanes en bois».

Le président a tenu bon. Pour Carter, il ne s'agissait pas seulement de l'intérêt national américain, qui est toujours en jeu lorsqu'il s'agit des livraisons de pétrole brut, de la question monétaire ainsi que de la géostratégie au Proche Orient, mais également de son objectif, par amour de la liberté, de faire parvenir à une entente deux hommes dont il admire le courage personnel. Il ne fut pas facile pour Carter de jouer le rôle du «partenaire à part entière» en maintenant un équilibre nécessaire et équitable. Car ce concept a été interprété différemment au Caire et à Jérusalem. Carter a dû inspecter prudemment et courageusement la ligne rouge entre la considération des intérêts de sécurité d'Israël (auquel un puissant groupe au Congrès américain et dans la population reste astreint) et les relations avec les Etats arabes, qui ne sont pas seulement motivées par un objectif. Le président y est parvenu à Camp David.

Carter ne se fait pas d'illusions sur le fait que la paix au Proche-Orient est maintenant imminente. Il perçoit les difficultés de façon si nette, précisément parce que la plupart des discussions qu'il a eues séparément avec Al Sadate et Begin lui ont une fois de plus fait prendre conscience de la profondeur et de l'envergure de ces difficultés. A peine passée la scène de la clôture, toujours émouvante pour les spectateurs et les acteurs, de l'accolade des deux opposants dans la salle Est de la Maison Blanche, que la fracture entre les chefs de gouvernement d'Egypte et d'Israël réapparaissait de nouveau lors de l'interprétation des points décisifs des deux «accords-cadres». Begin a fait comprendre qu'il ne prévoyait aucun retrait définitif de «Judée et de Samarie», il ne s'est même pas engagé à suspendre l'activité de colonisation israélienne dans la période de transition longue de cinq ans. L'avenir politique de plus d'un million de Palestiniens reste incertain.

Carter le savait avant de prier les deux hommes de venir à Camp David. S'il avait alors désespéré, le silence entre Le Caire et Jérusalem aurait peut-être de nouveau mené à la guerre. Carter ne s'est pas attaqué à sa mission de médiateur comme un Wilson de ces jours, la vue sur les faits brouillée par l'idéalisme: il avait réellement des moyens de pression diplomatiques sous la main. Son tour de force résidait à subtilement mettre ceux-ci en oeuvre, et, par son interprétation du raisonnement de l'un, d'inciter l'autre à la mobilité.

Mais c'est maintenant que commence le travail à proprement parler. Le prélude en est la visite de M. Vance, ministre des Affaires étrangères, en Jordanie et en Arabie Saoudite. Begin doit prouver qu'il ne renverra pas à nouveau la balle après son retour. Anouar Al Sadate doit s'affirmer parmi ses amis arabes. Tous deux font confiance à Carter. Tous deux savent que les espérances sur les détails peuvent s'effondrer comme un château de cartes. Henry Kissinger, le maître d'œuvre des premiers accords du Sinaï, pense que les présidents ne seront en fin de compte pas jugés dans les sondages d'opinion selon leur réussite ou leur échec. Ceci n'est pas en cause dans le projet de Camp David. Seule l'histoire décide. Déjà, des voix s'élèvent au Congrès pour que le Prix Nobel de la Paix soit attribué à Carter. Si l'effort suffit pour ce prix, alors Jimmy Carter l'a mérité. Son succès consiste à avoir au moins réussi à ce que les deux adversaires reprennent leurs discussions. Ce qui en découlera, cela dépend également de lui. Quiconque l'a observé ces jours-ci sait que le président se contente de ça. Avant Camp David, beaucoup de ses opposants l'avaient fréquemment considéré comme une faiblesse. Les voilà maintenant revenus de leur erreur.